

QUELQUES SENTIERS DANS LES *SERTÕES*\*

JORGE COLI  
ANTOINE SEEL (UNICAMP)

Commençons par planter le décor: Brésil, fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais une fin de siècle qui n'a rien de languide ou d'éthéré. Plutôt une accélération des dates, une entrée, avec pertes et fracas, dans ce qu'il est convenu d'appeler, pudiquement et vaguement, «notre» modernité.

Qu'on en juge: 1888: abolition de l'esclavage; 1889: abdication de l'empereur Dom Pedro II, proclamation de la République; 1891: Constitution républicaine d'un État fédéral; 1892-1895: guerre de sécession de l'État du Rio Grande do Sul.

Et, dans cet enfantement en douleur de la République, dans ce concert violent et passionné de l'Ordre et du Progrès, un cri. Un cri qui ne surgit pas du Sud du Brésil, du littoral ou des terres qui lui sont proches, mais de cette région qui paraissait en marge de la nouvelle histoire, de cette région que l'on connaît à peine, que l'on craint et que l'on ignore: le Nordeste.

Ce cri, c'est la révolte de Canudos. Un village perdu de l'État de Bahia, et des milliers de paysans, pauvres et «fanatiques», qui semblent refuser la République et ses bienfaits, et qui défient les beaux idéaux citadins de la Raison et de la Civilisation.

La révolte - précédée par une série de signes annonciateurs qu'Euclides da Cunha saura redécouvrir - éclate en 1896. A cette date Euclides da Cunha a trente ans. Il s'est surtout illustré par un scandale retentissant au sein de l'École militaire, affirmant ainsi, à la face de tout le pays, la force de l'idéal républicain dans la nouvelle génération. Il a une double formation: scientifique et militaire. Et aucune oeuvre derrière lui. Canudos sera le révélateur de son âme, le tremblement de terre à la hauteur de son tempérament bouillonnant, qui lui permettra d'exprimer toute la violence de son inspiration, et toute la précision de son esprit rigoureux.

Euclides da Cunha partira à Canudos, du 7 août au 1<sup>er</sup> octobre 1897, en tant que correspondant du journal l'**Estado de São Paulo**. A partir des notes prises sur le vif, il composera son ouvrage pendant plus de quatre ans. Beau-fils d'un des chefs militaires de la République, il suivra d'abord la campagne de Canudos, comme l'indique le sous-titre original de l'oeuvre. Mais pour mieux mettre en valeur une véritable *guerre*: la guerre de Canudos qui oppose deux mondes, deux civilisations, deux époques.

L'ouvrage publié en 1902 s'intitule **Os Sertões**, les *sertões*. Le *sertão* est cette région semi-aride de l'intérieur du Nordeste, capable d'exterminer ses populations clairsemées lors des fréquentes sécheresses, ou de reverdir en quelques jours, quand la pluie touche la terre, et de devenir un vrai paradis. Le *sertão*, c'est aussi une culture, un mode de vie qu'Euclides da Cunha va découvrir.

Euclides da Cunha emploie le pluriel: les *sertões*, pour souligner la diversité de la nature, mais aussi et surtout, pour montrer le caractère insaisissable de ce monde, de ce territoire inconnu des villes et du littoral. C'est la mystère de l'*interior* (l'intérieur), qui a pour centre, éphémère et impossible, le village de Canudos; village ou forteresse, «cité-traquenard», vite construite, plus vite encore détruite, aujourd'hui engloutie par la dictature militaire des années 1970 sous les eaux d'un barrage d'irrigation.

---

\*Préface para a recente edição em francês de **Os Sertões**, traduzido por Antoine Seel e Jorge Coli. Cf. CUNHA, Euclides da. **Hautes Terres (la guerre de Canudos)**, Paris, éd. Métailié, 1993, 529 p.

Le livre connu au Brésil un succès prodigieux. Il ne cessa d'être réédité, et de grandir dans l'esprit et la mémoire de ceux qui le lurent ou de ceux, plus nombreux, qui se contentèrent de le citer ou de le rêver. Il devint un mythe fondateur de la nation brésilienne.

Tout comme **Facundo** (1845) de l'écrivain et homme politique Sarmiento, pour l'Argentine, l'ouvrage exprime le besoin de rechercher dans l'*interior*, dans la lutte entre la barbarie et la civilisation, les sources ambiguës, ou la naissance avortée de la nation. Comme s'il était nécessaire de casser l'image artificielle que l'État se donne de lui-même à partir des modèles européens; et de découvrir, dans les contre-exemples de la violence et de l'«arriération», le révélateur de la véritable identité du pays en train de se faire ou de se défaire. Pour Sarmiento, ce contre-exemple sera le *caudillo* Facundo Quiroga, «expression fidèle d'une manière d'être d'un peuple, de ses préjugés et de ses instincts<sup>1</sup>»; pour Euclides da Cunha, le messie des *sertanejos*, Antonio Le Conseiller.

Cette épopée des temps modernes dessine comme une *Iliade* du nouveau Brésil (et si l'on désirait filer la métaphore, on pourrait déceler son pendant, son *Odyssee*, dans l'oeuvre non moins grandiose de João Guimarães Rosa, **Grande Sertão: Veredas**<sup>2</sup>. Ici, la lutte des ruses et des fureurs. Là, la perte dans les sentiers de l'immensité).

Mais si les *sertões* ne cessèrent de se métamorphoser au Brésil tandis que se perpétuait le messianisme de Conseiller dans la région même de Canudos<sup>3</sup> le livre fut peu remarqué en France. Et ce, malgré l'admiration de Blaise Cendrars, qui déclarait vouloir traduire l'ouvrage; en dépit d'une première traduction de Sereth Neu, sous le titre de **Les Terres de Canudos**<sup>4</sup>; et alors même que l'écrivain péruvien Vargas Llosa, plus subrepticement, se servait des *Sertões* comme matière première de son roman: **La Guerre de la fin du monde**.

Épopée des temps modernes, avons-nous dit. En effet, un autre point commun avec le **Facundo** de Sarmiento consiste dans le désir de fusionner science et lyrisme, de convoquer tous les savoirs, tous les *arts*, pour construire une histoire qui deviendra un mythe, un récit des origines.

Euclides da Cunha a besoin de *cadres* solides, puisés dans les traditions et les découvertes les plus récentes de la science (ou du scientisme). Il veut reposer son monument, violent et instable, emporté et tourbillonnant, sur les lignes qui lui semblent les plus droites, les plus logiques. Comme si un *socle* lui était nécessaire pour son édifice monstrueux, il adopte la perspective de Taine: «la race, le milieu, le moment».

Il commence par le plus dur, le plus fixe: la Terre. Mais pour nous offrir le récit de cette terre, le mouvement de sa formation. Pour introduire de l'histoire dans la géographie. Dans ces premières pages qui pourraient sembler fastidieuses au lecteur trop pressé, Euclides da Cunha décèle les nuances de cette géologie, les failles de cette Terre apparemment uniforme, écrasante. Il nous conte la genèse de ce que l'on croirait figé, pétrifié et pétrifiant. En cela, il s'inscrit certes dans la lignée de ces penseurs, Montesquieu, Herder et Taine, qui recherchent l'influence de la Terre sur l'homme. Mais il donne vie à cette Terre par un lyrisme qui lui est propre; il prouve au lecteur-voyageur que la précision n'est pas ennemie de la poésie. Et que la justesse des observations et des dénominations peut mieux envelopper et préserver le mystère d'une Terre qui fascine, en tant qu'origine première.

Puis il introduit l'Homme. L'homme, c'est-à-dire le peuple, le groupe, l'homme du *sertão*. Avec ses coutumes, sa poésie orale, ses travaux. Avec le mariage avec la Terre qu'opère le vacher, le *vaqueiro*.

Et au coeur de cet Homme collectif, l'individu - l'individu craint et haï, vilipendé par des millions de ses compatriotes - et, néanmoins peut-être, secrètement admiré et aimé par Euclides da Cunha: Antônio Vicente Mendes Maciel, dit Antônio *Conselheiro*, le Conseiller.

Pour faire vivre cet homme, Euclides da Cunha a une nouvelle fois besoin de cadres de pensée. Et il choisira ces cadres, raciaux et racistes, dans l'oeuvre de Ludwig Gumplowicz.

Cet auteur, aujourd'hui bien oublié (même si l'école de Chicago y a vu un de ses maîtres spirituels - ce qui ne saurait étonner), désire édifier «une science naturelle de l'humanité» dans son ouvrage principal **Der**

---

<sup>1</sup> Domingo Faustino Sarmiento, **Facundo**, traduit par Marcel Bataillon, Partis, L'Heure, 1990, p.34.

<sup>2</sup> João Guimarães Rosa, **Diadorim**, traduit par Maryvonne Lapouge, Paris, Albin Michel, 1991.

<sup>3</sup> Cf. l'article *Retour à Canudos* de Jean Chesneaux, dans la **Quinzaine littéraire** du 16-30 septembre 1992 (n° 608).

<sup>4</sup> Euclides da Cunha, **Les Terres de Canudos**, traduit par Sereth Neu, Rio de Janeiro, éd. Caravela, 1947; Paris, éd. Juillard 1951.

**Rassenkampf** (1883). Il considère l'histoire en tant que «naturaliste», repère ses lois «fixes, invariables», et pour cela, analyse la lutte des races (et non point la lutte des classes, insinue tout son livre) comme le moteur de l'histoire. Critiquant Darwin au nom d'Agassiz, rejetant Gobineau, son monogénisme et sa théorie de la race aryenne, il étudie les conflits entre les identités premières (tribus ou races).

Euclides da Cunha reprend les principes de cette théorie: existence de différentes races, hiérarchie entre ces races (avec supériorité, bien sûr, de la race blanche). Il va même plus loin que Gumplowicz. Alors que ce dernier reconnaît la nécessité de l'amalgamation - affirmant même qu'«il serait difficile aujourd'hui de trouver sur la terre un peuple qui ne fût pas le résultat d'un semblable processus d'amalgamation<sup>5</sup>» - Euclides da Cunha exprime tout son dégoût du *métis*. Il y voit un individu écartelé, hystérique. Cet être impossible est condamné à régresser (après des «éclaircs de civilisation») vers la race inférieure qui le tire, l'attire.

Ce mépris net, explicite (dont on pourrait trouver des traces dans **Les Origines de la France contemporaine** de Taine, dans la façon dont ce dernier présente Marat et son «germe bizarre», Marat qui «confine à l'aliéné» car «issu de races disparates») repose sur une conception de la race comme roche, élément primordial. Ici, sociologie et géologie se confondent dans une perspective naturaliste globale. (De la même façon, Euclides da Cunha aura tendance à expliquer l'individu par son corps, par les catégories de ce corps; à «médicaliser», si l'on peut dire, le destin de ses personnages - par exemple, la carrière de Moreira César; et à préférer, parmi tous les *sertanejos*, l'«adorable Manuel Quadrado», médecin des corps et dévôt de la nature.)

On voit là toutes les limites - et les échos terrifiants - de ce cadre théorique (que l'existence et l'oeuvre du *métis* Machado de Assis, son contemporain, démentirait, s'il le fallait, de la plus belle des façons). Mais Euclides da Cunha ne cessera de réaffirmer, tout au long des **Sertões**, ce qui constitue une des ossatures mêmes de son ouvrage.

La Terre donc, puis l'Homme. Enfin, l'histoire, c'est-à-dire la Lutte. Le soulèvement de Canudos est vu comme une révolte de «retardataires», une irruption du passé dans le présent. Euclides da Cunha est fasciné par les implications de sa propre théorie de l'histoire linéaire, par les conséquences paradoxales de sa vision du Progrès. Il repère avec délectation ce que l'on pourrait figurer comme des blocs erratiques du temps, des bouffées du passé qui envahissent aussi bien l'intérieur des terres que les rues des capitales.

Il considère le messianisme de Canudos comme un retour du christianisme vers son berceau antique et arriéré: le judaïsme. Mais la violence des partisans de la République est elle aussi une régression vers l'homme primitif - qui semble guetter le civilisé.

A partir de cette conception du temps et du progrès, Euclides da Cunha montre peu d'intérêt pour l'organisation sociale de Canudos, pour ce que l'on pourrait appeler son «communisme». Est nous devons avouer notre déception quand il évoque, bien trop vite, et avec dégoût, l'absence de propriété chez les *sertanejos* ou l'amour libre qui semble régner parmi eux.

Euclides da Cunha multiplie les comparaisons, cite des modèles historiques (surtout Montanus), mais, à l'inverse d'un Ernst Bloch dans son livre consacré à Thomas Münzer, il manifeste peu de sympathie pour la révolte du messianisme (ce que Bloch nomme le conflit entre *l'homo economicus* et *l'homo spiritualis*).

Il ne lie pas ce messianisme à la condition sociale des paysans *sertanejos*, à l'exploitation qu'ils subissent; enfin, il voit dans ce soulèvement sacré une survivance du passé, et non point un appel vers l'avenir. (Bloch, quant à lui, décrit ainsi Thomas Münzer: «Münzer est, lui aussi, un possédé; pour l'atteindre, il ne suffit pas de recourir à la caractérologie; on ne peut le saisir comme mandataire, dans un portrait presque impossible, qu'en considérant ce qui en lui a pu agir après sa mort, ce qui est d'une portée universelle, ce que a pu devenir légende, l'auréole qui luit *au-dessus* de sa tête.<sup>6</sup>»)

De par sa pensée de l'histoire, Euclides da Cunha est donc persuadé que la révolte de Canudos est condamnée d'avance, ce qui ne fait, d'ailleurs, qu'exalter son désir de l'observer et de la comprendre.

Ces remarques, en effet, n'ont pas pour but de diminuer la grandeur des **Sertões**. Mais plutôt de les situer dans ce flot d'idées et de jugements qui dupe toute oeuvre, et que toute oeuvre, quant à elle, déjoue ici ou là. C'est

---

<sup>5</sup> Ludwig Gumplowicz, **La Lutte des races**, traduit par Ch. Baye, Paris, Guillaumin, 1893, p.57.

<sup>6</sup> Ernst Bloch, **Thomas Münzer**, traduit par Maurice de Gandillac, Paris, UGE, p.133.

ainsi que, pour notre plus grand plaisir, Euclides da Cunha subvertit à maintes reprises ses propres cadres théoriques, contredit ses postulats.

Nous n'avons pas ici à l'esprit ces fausses contradictions; par exemple, ces passages où l'auteur admire tel profil judaïque féminin, ou tel individu noir, qu'il compare à une statue antique. Ce n'est là qu'une façon de réduire la personne à son corps, de la limiter à une beauté physique qui n'infirme en rien la conception hiérarchique des races.

La subversion est plus générale, plus insidieuse. Elle puise ses forces dans une fusion singulière du lyrisme et de la précision, qui permet à l'écrivain d'affûter une intelligence analytique exceptionnelle. Son style se refuse à toute définition, à toute classification sommaire. Alors que ses périodes, aux antithèses et aux métaphores hugoliennes, s'enflent jusqu'à la pause finale, jusqu'au silence insistant des trois points de suspension, la phrase, par ailleurs, se fait aiguë, incisive. Elle anime de l'intérieur, comme chez Zola, les moindres objets, ou les masses grandioses de la matière et de l'humanité. Mais elle se complaît aussi aux scènes dites «décadentes»: nature et artifice, horreur et beauté se confondent par exemple dans les derniers paragraphes de l'expédition Moreira César, ou dans cet «hygromètre singulier» par lequel l'auteur mesure le degré de sécheresse des airs.

Grâce à cette puissance d'évocation qui lui est propre, Euclides da Cunha construit un mythe fondateur des plus complexes. Son récit est fondé sur un *crime originel*, qu'il constate et qu'il dénonce. En cela, sa perspective est différente de cette autre épopée républicaine des temps modernes, les **Rougon-Macquart** de Zola, et du crime originel revêtu dans la **Débâcle**. Zola parle de la France nouvelle - celle qui s'arrache de la barbare du Second Empire, que sillonnent les barbarie déterminismes de ses personnages - comme d'«un arbre qui jette une nouvelle tige puissante, quand on en a coupé la branche pourrie<sup>7</sup>». C'est une France purgée de ses utopies meurtrières, guérie de la Commune.

Euclides da Cunha, lui est plus complexe, plus circonspect. S'il rejette le fanatisme de Canudos, il dénonce les massacres perpétrés par les forces républicaines (et avec plus de vigueur que Zola décrivant les tueries dont sont victimes les Communards). En fait, il centre son récit non pas sur le soulèvement, mais sur sa, ou ses, répressions. Il ne cache pas son admiration pour le *sertanejo* (son courage, sa loyauté, son honneur), *sertanejo* qu'il aurait fallu éduquer pas à pas, dans une perspective issue des Lumières, et non point massacrer, jeter contre la civilisation à la force des baïonnettes.

L'évolution même de la pensée d'Euclides da Cunha est significative; l'ardent républicain, convaincu de rencontrer une conspiration monarchiste, une Vendée *sertaneja*, est vite écoeuré par l'imbécillité et la férocité gratuite des forces de la République. Il oppose leur stupidité aux ruses des insurgés; à l'intelligence de ces derniers et à leur adéquation admirable avec le milieu naturel - dont la disposition de Canudos est le signe le plus clair.

En outre, comme nous l'avons déjà insinué, il nous semble aimer la figure du Conseiller, sa rigueur et la pureté de ses idéaux, qui contrastent entre autres, avec la barbarie «civilisée» et rationaliste de son exhumation et de sa décapitation.

Au risque de contredire sa théorie de l'histoire (mais le mot «théorie» n'est peut-être pas approprié), il renvoie dos à dos ces deux barbaries: le mysticisme retardataire et la modernité aveugle. Il se moque des peurs et des fantasmes des villes; il raille le manque de compétence des politiciens et des militaires, qui envoient au casse-pipe des milliers d'êtres humains; et, un peu à la façon dont Machado de Assis fait se heurter, et s'annihiler réciproquement, raison et folie dans l'**Aliéniste**<sup>8</sup>, il place en miroir le fanatisme des soldats qui crient «Vive la République!» et le messianisme des révoltés.

En cela, il brouille les catégories mêmes sur lesquelles il s'appuyait, et déplace ses concepts les plus fondamentaux. Pour ne signaler que quelques-unes de ces «incohérences», alors qu'il oppose la race *sertaneja* en formation au métissage général de la nation, il insiste sur la diversité des types raciaux des femmes prisonnières de Canudos, lorsqu'elles défilent sous les regards impitoyables de leurs vainqueurs. Inversement, quand les soldats perdent leurs uniformes, dans la phase finale de la lutte, il devient impossible de les distinguer des *sertanejos*.

---

<sup>7</sup> Émile Zola, **La Débâcle**, Livre de Poche, p.501.

<sup>8</sup> J.-M. Machado de Assis, **L'Aliéniste**, traduit par Maryvonne Lapouge, Paris, A.-M. Métailié, 1984.

Euclides da Cunha empêche donc l'usage des définitions qu'il affirme par ailleurs avec emphase (mais une emphase «excessive», qui déborde déjà son point de départ théorique).

Et, même s'il se détourne de ce qu'il croit être un faux-pas ou un retard de l'Histoire, il fait revivre, par l'évocation de ce crime originel, grandiose et méconnu, fascinant et répugnant, il fait revivre, pour notre raison choquée et émerveillée, l'utopie toujours présente de Canudos.